LES ÉCRITURES DE LA RIVIÈRE, CAROUGE ET L'ARVE

5 juin – 11 août 2026

Aux Bains des Pâquis, l'Arve se raconte à travers une exposition consacrée à son histoire et à ses multiples dimensions. Intitulé *Les écritures de la rivière, Carouge et l'Arve,* ce parcours se déploie en plusieurs thématiques qui explorent les professions liées à la rivière, ses infrastructures, ainsi que sa faune et sa flore. Il met en lumière la place essentielle de l'Arve dans les usages, les paysages et la mémoire des territoires genevois et carougeois.

Lieu de baignade, de rencontres et de culture bien connu des Genevoises et des Genevois, les Bains des Pâquis accueillent tout au long de l'année des expositions. En suivant le fil de l'eau, le public est invité à porter un regard attentif sur cette rivière souvent discrète, mais profondément structurante.

En parallèle, le Musée de Carouge présente une exposition consacrée à l'Arve et au travail d'Éric Alibert, offrant un regard artistique et sensible sur le même paysage. Ce dialogue entre les deux lieux permet d'enrichir les perspectives sur une même rivière.

Une exposition réalisée par le Musée de Carouge et la Ville de Carouge

Commissaires d'exposition
Benoît Boretti et Klara Tuszynski (Musée de Carouge)

Recherches préliminaires et iconographiques
Noor Diba

Relecture des textes
Julie Weidmann

Design graphique
La Fonderie – Pascal Bolle

Impression
Studio Decor Sàrl

Crédits photographiques
Musée de Carouge (Christian Golay, Nicolas Lieber), Bibliothèque de Genève, CRIÉE, Journal de Genève (consulté en ligne), MAH Musée d'art et d'histoire (Ville de Genève), Musée du Léman

Remerciements
Groupe expo de l'Association des Usagers des Bains des Pâquis - AUBP (Philippe Constantin, Lionel Gauthier et Michel-Félix de Vidas)

BAINS DES PAQUIS

VILLE DE CAROUGE

MUSÉE DE CAROUGE mc

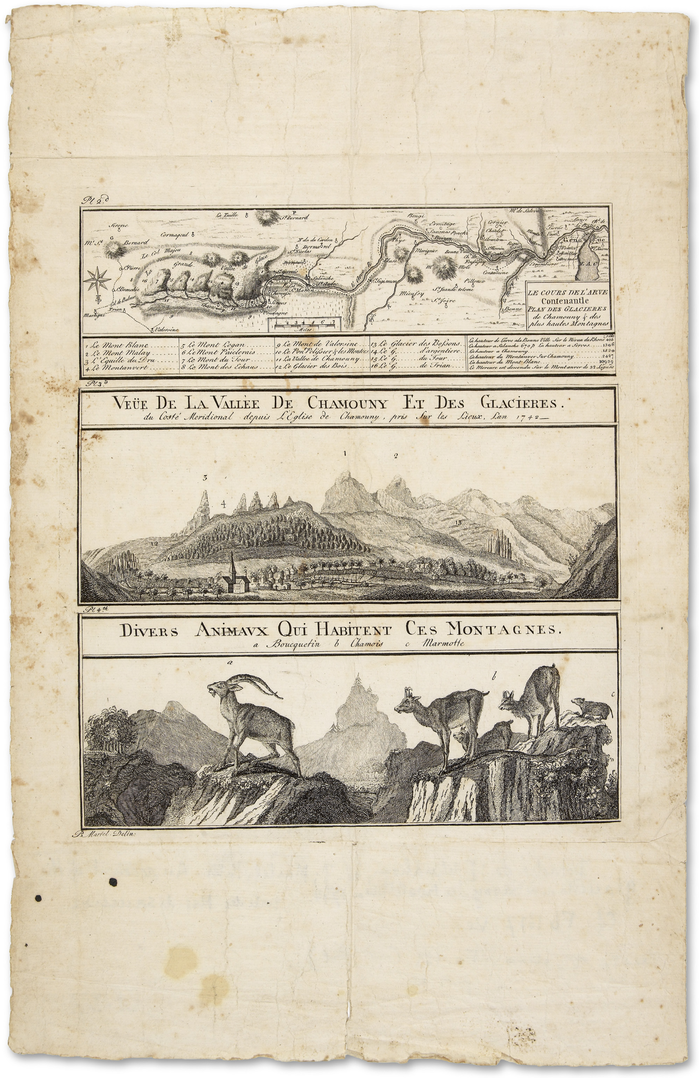
L’Arve

Moins imposante que le Rhône, l’Arve n’en est pas moins une rivière au caractère affirmé. Son nom provient du mot celtique *ar*, signifiant « eau courante ». Elle se distingue par ses eaux limoneuses et son débit puissant, tous deux largement influencés par les apports glaciaires du massif du Mont-Blanc.

Prenant naissance comme un mince ruisseau au col de Balme, à l’extrémité de la vallée de Chamonix, l’Arve s’enrichit progressivement des eaux de fonte glaciaire avant de parcourir plus de cent kilomètres. Véritable trait d’union entre le Mont-Blanc et Genève, elle traverse en Suisse les communes de Veyrier, Thônex, Chêne-Bougeries, Genève et Carouge, avant de rejoindre le Rhône à la Jonction.

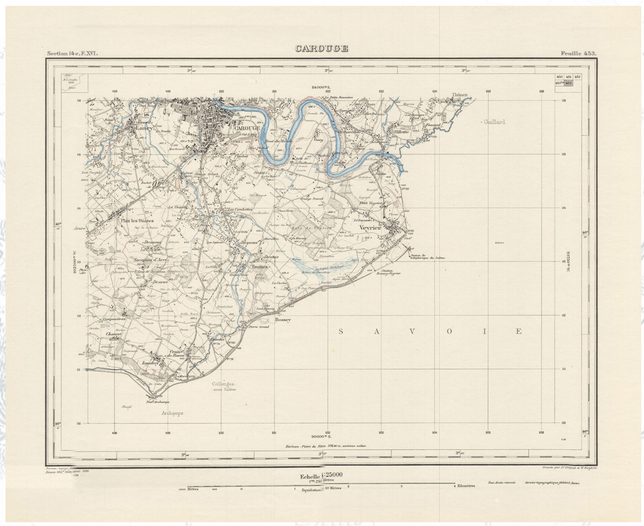
Rivière chargée d’histoire, l’Arve a joué un rôle essentiel dans le développement des activités artisanales et industrielles de la région. Dès le XVIIIe siècle, elle fut aussi une voie d’accès vers les Alpes pour les scientifiques genevois, partis à la découverte du Mont-Blanc.

Aujourd’hui encore, elle façonne les paysages et rappelle le lien étroit entre nature, territoire et histoire humaine.



Pierre Guillaume Martel, *Haute-Savoie, Chamonix, les glaciers et animaux*, estampe, 1744

Bibliothèque de Genève (37p a2 Cham 16)



Service Topographique Fédéral (éditeur), *Carte topographique nationale de la région de Carouge à l’échelle 1:25’000*, papier, 1899

Collection du Musée du Léman (ML/2016/0345)

Louis Nyauld, *L’Arve et les falaises de Champel*, huile sur toile, 1952

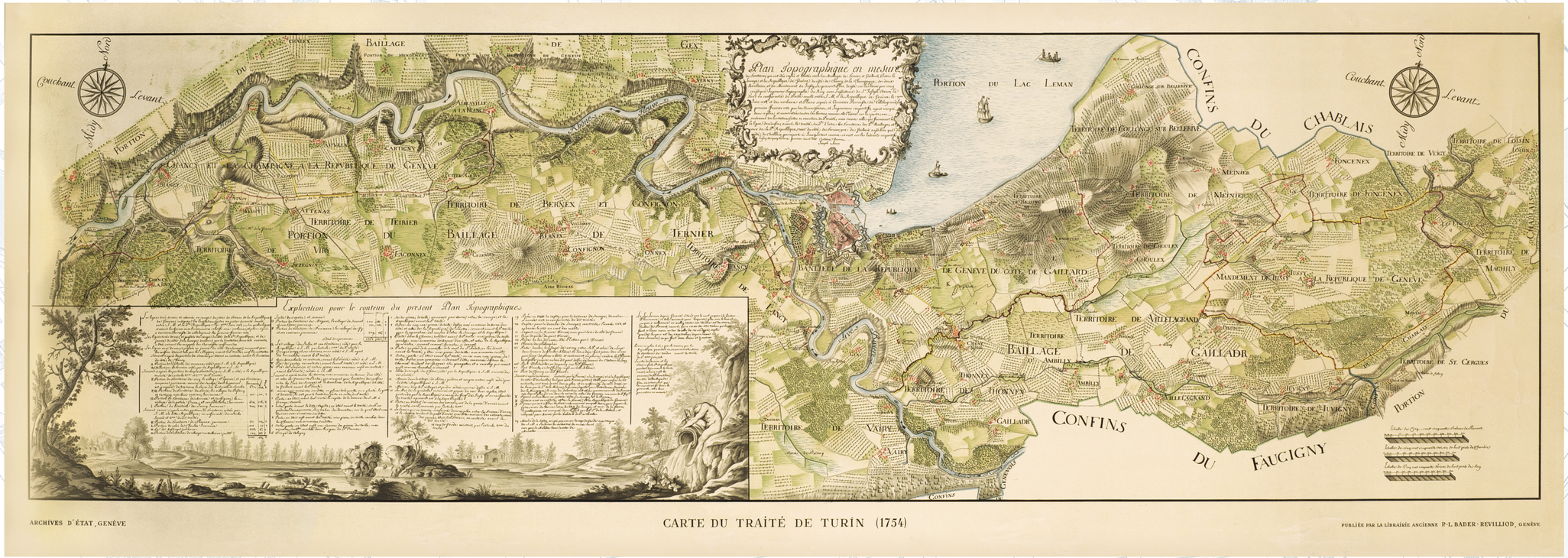
Collections du Musée de Carouge (CH-0092-3)

Source de l’Arve au Col de Balme, photographie, vue stéréoscopique, vers 1865

Collections du Musée de Carouge

Joseph Mégard, *L’Arve entre Pinchat et Champel*, huile sur toile, 1914

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-69)



CARTE DU TRAITÉ DE TURIN (1754)

ARCHIVES D'ÉTAT, GENÈVE

PUBLIÉE PAR LA LIBRAIRIE ANCIENNE P.-L. BADER-REVILLIOD, GENÈVE

Roger Grütter (auteur) et ATAR S.A. (imprimeur),
Carte du Traité de Turin, reproduction d'une carte d'Antoine Durieu et Joseph Avico (topographes), impression mécanique en 9 couleurs sur papier blanc, 1954

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-126)

Henri Hedmann (auteur) et Samuel Duc (lithographe),
Dossier, rectification du cours de l'Arve et projection des quartiers adjacents,
lithographie polychrome sur papier, 1897

Bibliothèque de Genève (40m 03 02)

Dompter l'Arve

Rivière au débit puissant et aux crues parfois violentes, l'Arve a, depuis toujours, constitué à la fois une ressource et une menace pour les territoires qu'elle traverse. À Genève, son tracé a profondément influencé l'occupation du sol, notamment dans la plaine de Plainpalais, marquée par des terrains alluviaux instables et régulièrement inondés.

Dès le XVIIIe siècle, les autorités genevoises engagent des travaux d'aménagement destinés à limiter les débordements de la rivière. Endiguements, corrections du lit et interventions ponctuelles visent à protéger les terres agricoles et les zones habitées en expansion, dans un contexte de croissance urbaine progressive.

Au XIXe siècle, ces efforts s'intensifient avec la modernisation de la ville. Dans les années 1870, l'aménagement des quais de l'Arve constitue une étape importante : la rivière est progressivement canalisée et ses berges stabilisées. Ces travaux transforment un espace perçu comme instable en un lieu structuré, intégré au tissu urbain.

Louis Nyauld,
L'Arve (Bord d'Arve),
huile sur toile, 1947

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-37)

Les quais offrent dès lors une promenade ombragée, en phase avec les préoccupations urbanistiques de l'époque. Cette domestication progressive de l'Arve illustre l'évolution du rapport entre la ville et la rivière, entre contraintes naturelles et volonté d'aménagement durable du territoire.

Carouge et l'Arve

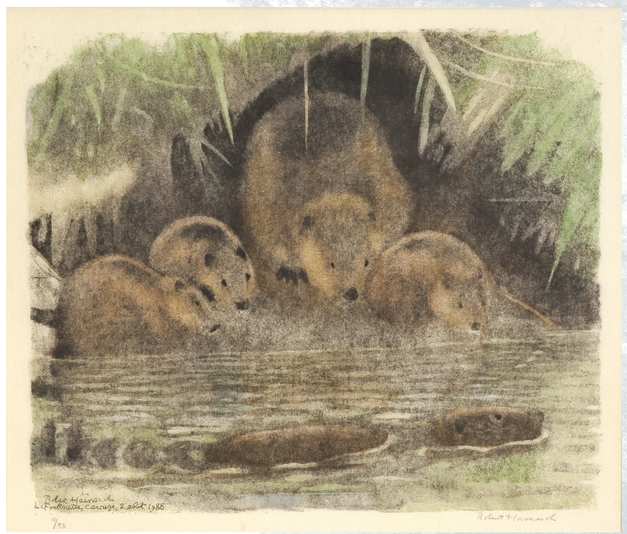
Carouge est fortement liée à l'Arve, dans le coude de laquelle elle s'inscrit. L'origine même de son nom pourrait dériver du celtique carrog signifiant torrent, rivière (tandis que d'autres interprétations suggèrent que le nom de Carouge viendrait de *quadruvium*, mot latin indiquant le carrefour à quatre voies).

Plusieurs artistes ont célébré cette rivière impétueuse, comme René-Louis Piachaud (1896-1941) dans son livre *Carouge*. Jules Vuy (1815-1896), autre écrivain carougeois, est aussi avocat, maire de Carouge et conseiller d'État. Il dédie un recueil à ses impressions et à ses déambulations romantiques dans la nature – les *Échos des bords de l'Arve* (1850) – dans lequel il évoque l'Arve, « fils des glaciers ». De nombreuses peintures célèbrent, par ailleurs, ses méandres et représentent la ville sarde et les paysages aux alentour.

Enfin, savez-vous que Carouge possède sa propre île sur l'Arve ? Il s'agit en effet de l'île Brocher, autrement appelée « île aux castors ». C'est là qu'habite tranquillement, dans son espace naturel protégé, une famille de castors que l'on peut observer à distance.

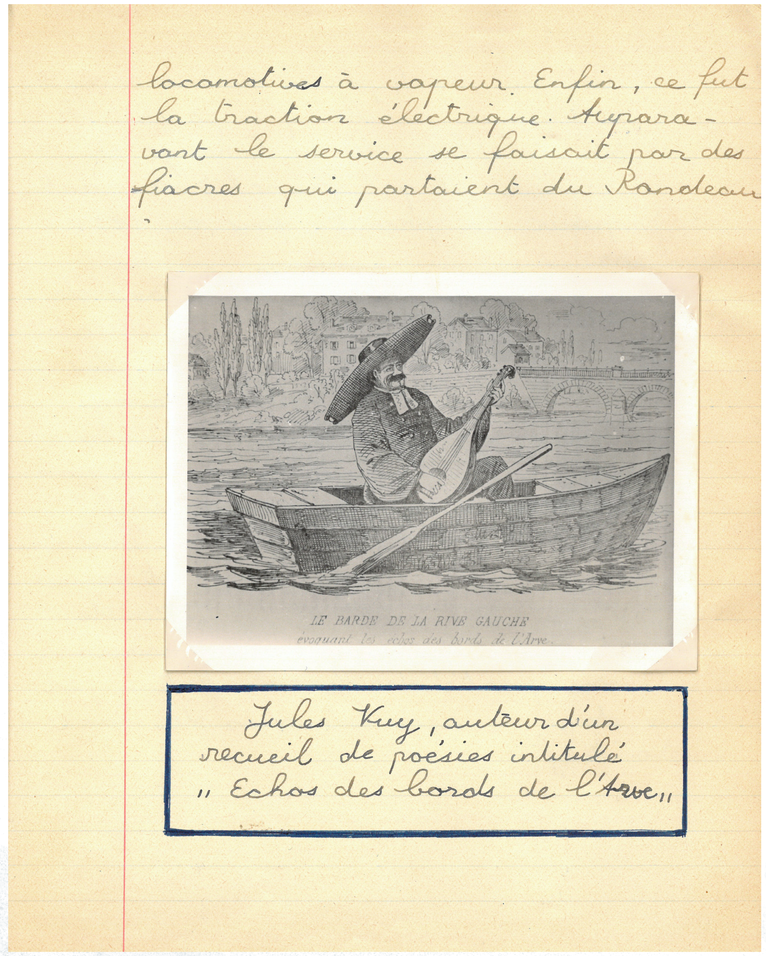
Godefroy Engelmann, *Pont de Carouge,*
lithographie en couleurs sur papier, vers 1817

Collections du Musée de Carouge (CH-0468)



Robert Hainard, *Castors à La Fontenette, Carouge, 2 août 1985,*
gravure sur bois sur papier Japon, 1985

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-75)


locomotives à vapeur. Enfin, ce fut la traction électrique. Auparavant le service se faisait par des fiacres qui partaient du Rondeau

LE BARDE DE LA RIVE GAUCHE
évoquant les échos des bords de l'Arve

Jules Vuy, auteur d'un recueil de poésies intitulé „ Echos des bords de l'Arve „

Cahier du *Concours Battelle sur le Pont de Carouge,*
École Jacques-Dalphin,
papier, 1958-1960

CRIÉE (209930)

Louis Cottier, *Vue du pont d'Arve en 1750,*
aquarelle et encre de Chine sur papier marouflé sur carton, 1938

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-134)

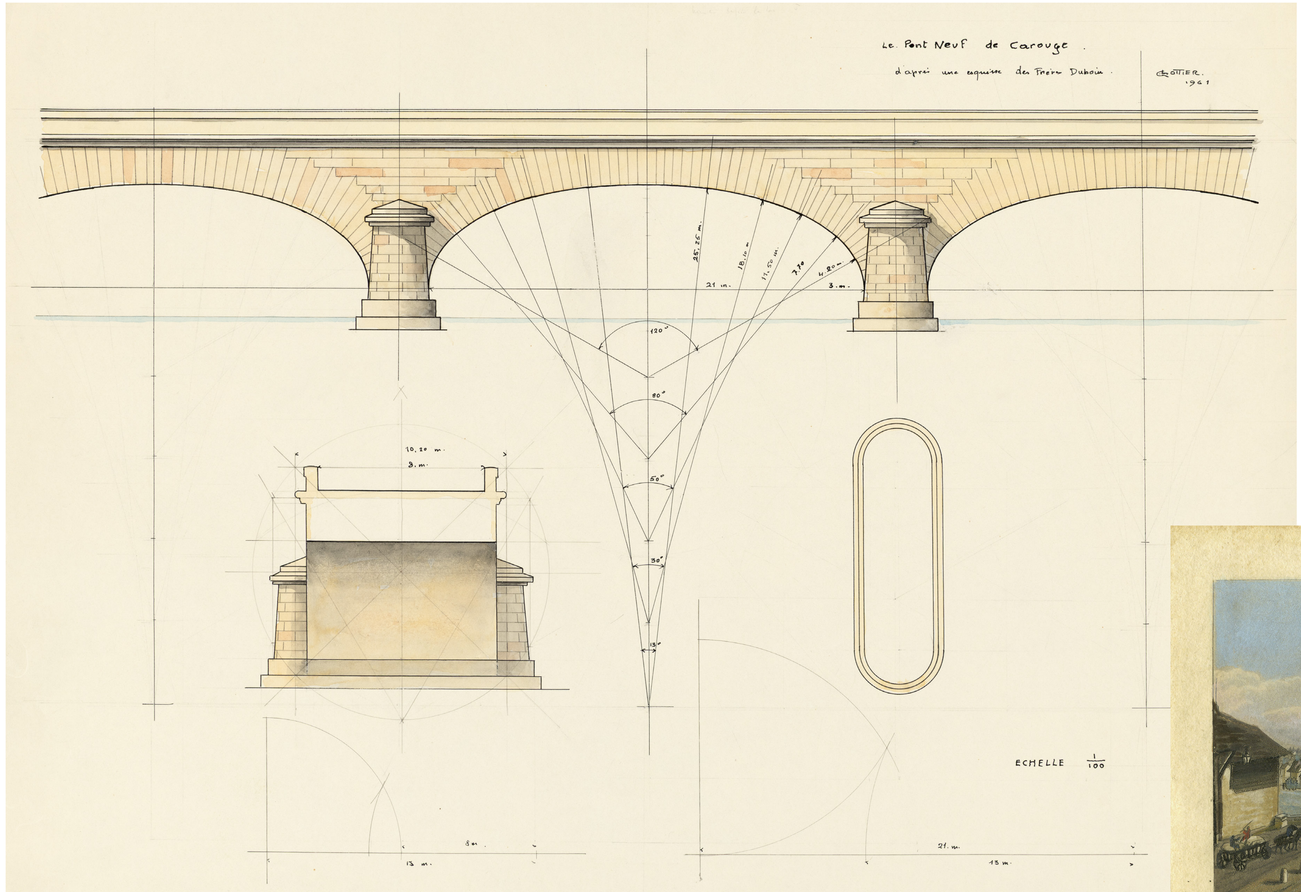
Les ponts à Carouge

Carouge est longtemps considérée comme la porte d'entrée méridionale de Genève. Par elle transitent les marchandises et les voyageuses et voyageurs, nécessitant le passage de l'Arve, frontière naturelle avec Genève. Avant sa construction en dur, un pont enjambait déjà le flux de la rivière, dès l'Antiquité ; son emplacement a varié au fil du temps et au gré des crues fréquentes, mais il a plus ou moins toujours été fixé au niveau de Carouge, entre les falaises en amont et la plaine marécageuse de Plainpalais en aval.

Souvent détruit, ce pont a néanmoins sans cesse été reconstruit, car il constitue un élément essentiel permettant la circulation nord-sud et les échanges commerciaux. Parfois même, lorsqu'il est inexistant ou en construction, la traversée de l'Arve se fait par un bac à traille ou grâce à des pontons. Les structures du pont, qui se voulaient volontairement fragiles afin de pouvoir être démantelées en cas d'attaque, ont ainsi régulièrement subi les caprices de l'Arve.

Robert Gardelle,
Vue du débordement de l'Arve… dans la nuit du 14 au 15 septembre 1733,
gravure sur cuivre sur papier, vers 1733

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-155)



Louis Cottier, *Le Pont Neuf de Carouge, d'après une esquisse des Frères Duboin,*
dessin, 1961

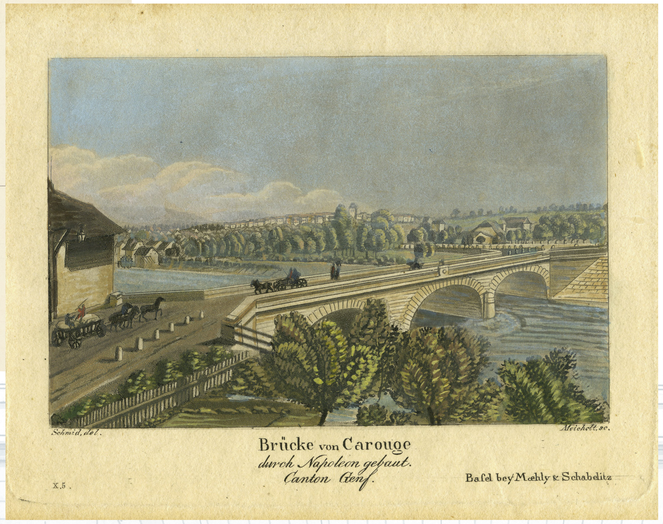
Archives de la Ville de Carouge

Jacques Rhyn, *Le tram,*
huile sur pavatex, 2e moitié du XXe siècle

Collections du Musée de Carouge (CH-0725)

Jean Tavernier, *Le pont de Carouge,*
huile sur panneau de contreplaqué, 1936

Collections du Musée de Carouge (CH-0135)



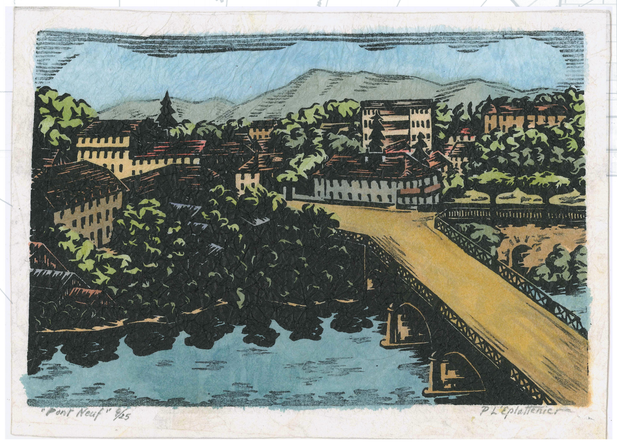
David Aloïs Schmid, *Brücke von Carouge,*
gravure sur cuivre au lavis rehaussée de gouache
sur papier, 1817-1829

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-181)

Le pont de Carouge

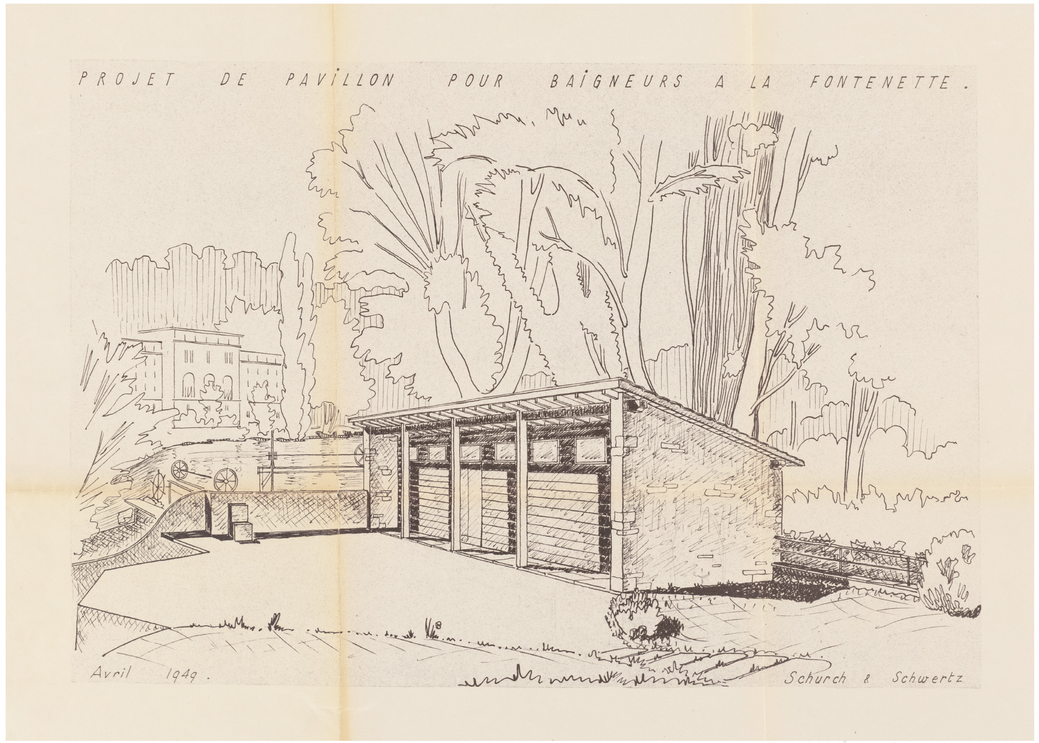
C'est sous l'impulsion de Napoléon que le Pont-Neuf (aujourd'hui pont de Carouge) est érigé en 1817, dans le but d'améliorer la circulation provenant des Alpes. Nicolas Céard, ingénieur et homme politique français – il fut maire de Versoix, alors située sur le territoire français –, s'attelle à sa conception dans la pure tradition française des Ponts et chaussées. L'ouvrage est achevé par le général Dufour. Un demi-siècle après son inauguration, le pont est élargi pour faire passer le premier tramway hippomobile d'Europe. Aujourd'hui encore, le pont de Carouge marque l'une des entrées dans la ville, avec ses trois arches élégantes et ses vues dégagées sur la rivière impétueuse et le Salève. Il représente l'un des emblèmes de Carouge.

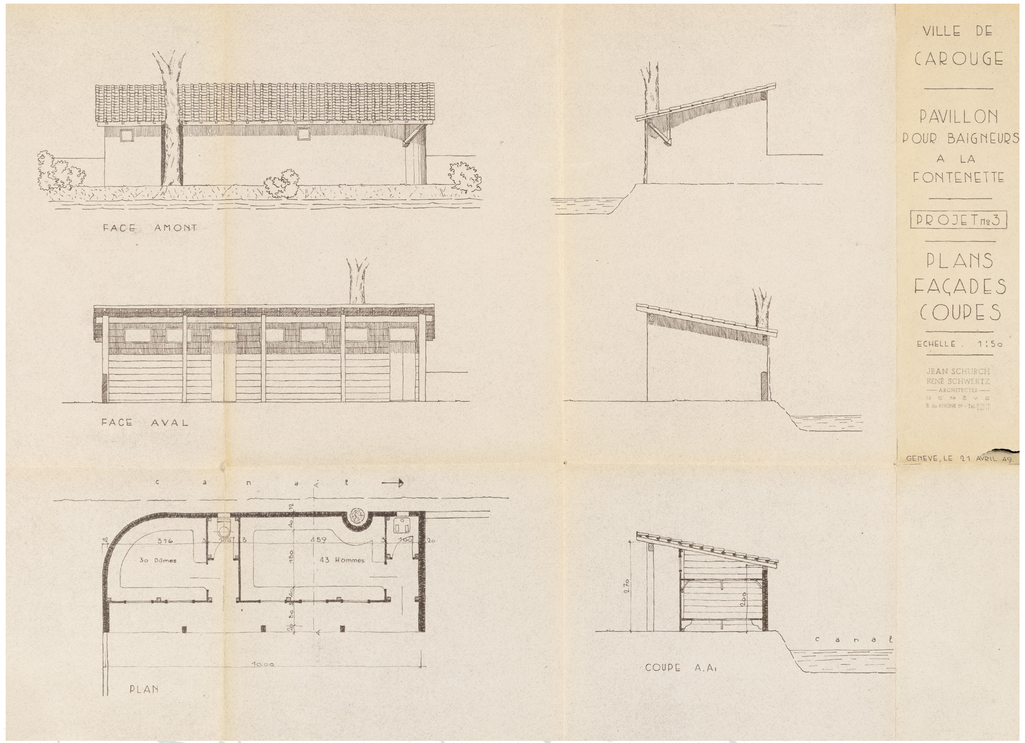
D'autres ponts enjambent l'Arve dans la commune de Carouge, la ralliant à Genève, sa rivale d'autrefois : le pont du Val-d'Arve, le pont de la Fontenette et, le plus récent, le pont des Artisanes qui rend hommage aux femmes travaillant dans les milieux artisanaux des environs.



Paul L'Eplattenier, *Pont Neuf,*
lithographie en couleurs sur papier
Japon, 3e quart du XXe siècle

Collections du Musée de Carouge (CH-0415_e)





Jean Schurch & René Schwertz (architectes),
Projet de pavillon pour baigneurs à la Fontenette,
dessins, avril 1949
Archives de la Ville de Carouge (ACC 2892 E4)

Les bains dans l'Arve

Depuis toujours, les hommes se sont baignés dans l'Arve. Froide et au courant rapide, son eau n'est pas sans dangers. Aussi, au fil du temps et dès la fin du siècle des Lumières, des établissements de bains, cherchant à dompter cette eau, apparaissent sur ses rives. L'hygiène morale s'associe dès lors à l'hygiène corporelle.
Une annonce parue dans le *Journal de Genève* le 1er décembre 1846 mentionne que des « bains chauds d'Arve de Carouge » peuvent être apportés à domicile, tandis que des bains sont aussi installés au quai du Cheval-Blanc dès 1828 par le docteur Auguste Vuy.

Avant la construction de la piscine de la Fontenette, inaugurée en 1964, actuellement fermée en raison de la construction du nouveau centre aquatique, Carouge offre encore des lieux de baignade sauvage, dans les eaux tumultueuses de l'Arve : c'est là que les enfants apprennent seuls à nager et affrontent le courant, plus ou moins fort selon l'emplacement. À la bien nommée plage « Noie-tes-Puces », élèves et adultes profitent également d'un bain nettoyeur, à une époque où les appartements ne sont pas encore tous dotés de salles de bains. Selon les croyances, l'eau torrentueuse, venue de la montagne, nettoie alors le corps et l'esprit et leur transmet sa force et son énergie.

BAINS CHAUDS D'ARVE
DE CAROUGE.

Le public est prévenu que l'on porte les bains chauds à domicile, depuis le 25 novembre.

Journal de Genève, extrait, 1er décembre 1846
Archive consultée en ligne

Le public est prévenu que l'on porte les bains chauds à domicile, depuis le 25 novembre.

Joseph Mégard,
Bains thermaux sur l'Arve
Plainpalais,
gravure sur cuivre à la pointe sèche
Collections du Musée de Carouge (CH-1109-159)

Les bains dans l'Arve (suite)

En face, du côté genevois, l'établissement hydrothérapique de « Champel-sur-Arve », comme le décrit une plaquette publicitaire et dont subsiste la tour romantique toujours visible aujourd'hui, accueille, dès 1874, une clientèle bourgeoise, dont plusieurs personnalités, comme Guy de Maupassant, Camille Saint-Saëns, Hippolyte Taine et Joseph Conrad, venues jouir des eaux thermales salvatrices. C'est là que divers bains d'eau chaude et douches froides soignent les hôtes qui peuvent également profiter du jardin d'hiver et d'une promenade jusqu'au salon de thé installé dans la tour.

Enfin, comme le suggère toujours l'odonyme de la rue des Bains à Plainpalais, un établissement situé à cet emplacement permet de se baigner et de se soigner grâce à l'eau de l'Arve. Moins chics et moins mondains qu'à Champel, ces bains s'adressent à des visiteuses et visiteurs locaux, également moins fortunés, mais qui souhaitent profiter des bienfaits de l'eau et de la mode pour les cures thermales.

Lith. Eisenhardt, Genève.

ÉTABLISSEMENT DES BAINS FROIDS DE L'ARVE

A PLAINPALAIS, A CINQ MINUTES DE GENÈVE

TRAITEMENT HYDROTHÉRAPIQUE

Dirigé par M. VAILLANT

Enumérer les immenses ressources que l'hydrothérapie fournit à l'art de guérir est superflu. Il n'est pas un seul médecin qui n'envoie, **dans certain cas**, ses malades suivre un traitement hydrothérapique.

Malheureusement, des obstacles sérieux se sont opposés à ce que les bénéfices de cette méthode s'étendissent au plus grand nombre.

L'obligation, pour le malade, de se séparer de sa famille, de quitter ses affaires pour un temps indéterminé et toujours long, — ce qui est une source d'inquiétudes et de préoccupations fâcheuses; — l'élévation du prix du traitement, de la table, du logement, des frais de voyage et accessoires, sont des obstacles qui rendent le séjour, **dans les Etablissements hydrothérapiques**, presque impossible aux petites fortunes, à la plupart des personnes occupées, et par suite à la majorité des malades.

Pénétré de la gravité de ces inconvénients, nous avions depuis longtemps songé au moyen d'y remédier. Nous pensions qu'il ne saurait exister une ville de quelque importance, au milieu d'un centre populeux, qui n'offre au moins un local où puissent être installés, avec un plein succès, les appareils que nécessite l'application du traitement hydrothérapique. A nos yeux, une telle situation devait offrir d'incontestables avantages, et faire faire un pas immense à la propagation de l'hydrothérapie. Elle devait permettre à une foule de malades d'y recourir, tout en restant dans leurs foyers, tout en surveillant leurs affaires, tout en conservant la facilité de s'éclairer des conseils de leur médecin, tout en réduisant considérablement leurs dépenses, etc., etc.

L'occasion que nous avions cherchée de mettre ce projet à exécution, nos relations avec le propriétaire de l'Établissement des Bains de l'Arve, viennent de nous l'offrir. — Nous avons trouvé, à cinq minutes de Genève, un établissement qui réunit toutes les conditions désirables, où nous apporterons quelques améliorations, et où la **température de l'Eau**, par suite de nouvelles dispositions, **pourra être variée selon les besoins**. Cette condition essentielle de la température de l'Eau, que l'on rencontre à peine dans quelques-uns des grands établissements hydrothérapiques, est un de nos plus sûrs éléments de succès.

Loin de nous, toutefois, la pensée de déprécier les grands établissements. Nous sommes des premiers à reconnaître qu'ils rendent des services signalés, notamment quand il y a nécessité de soustraire le malade à des soucis, à des influences locales contraires à son état, de le transplanter, pour ainsi dire, sous un ciel nouveau, et dans une sphère d'activité totalement différente de celle dans laquelle il a l'habitude de vivre; mais le Fonctionnaire, le Notaire, l'Avocat, l'Employé, le Commerçant, le Professeur, l'Artisan, enfin tous ceux que des fonctions, des devoirs, des affaires, un intérêt quelconque, retiennent dans leur localité, n'ont pas toujours la possibilité, et surtout la faculté de la quitter, pour aller se faire traiter à une distance plus ou moins éloignée.

Les malades qui fréquentent notre Etablissement, que nous pourrions appeler **Externat hydrothérapique**, peuvent, en toute circonstance, se faire assister de leur médecin ordinaire, dont le concours ne peut que nous être agréable.

Les malades Etrangers se logent en ville et y vivent à leur gré, en se conformant toutefois aux **bulletins de régime** qui leur sont délivrés.

Chaque malade doit se munir, pour le traitement, de :

Deux grandes couvertures de laine,
Trois draps de grosse toile,
Quatre serviettes,
Du vieux linge pour bandes et compresses.

On peut se procurer ces objets à l'Etablissement.

Les couvertures ne peuvent être louées.

CONDITIONS DU TRAITEMENT

Traitement (sans linge) . . . . . 25 Fr. par semaine.
id. (avec linge) . . . . . 28 » »
Bains et douches simples à 50 c. et 1 Fr.

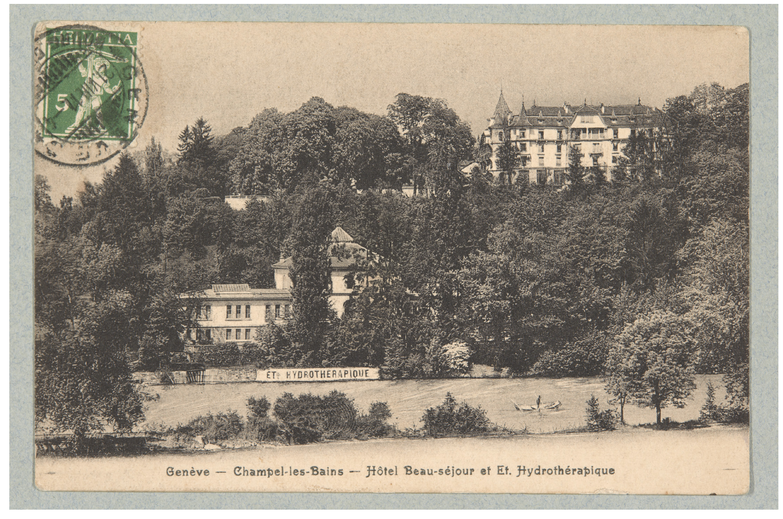
On trouve dans l'Etablissement, outre les **bains ordinaires de l'Arve**, des **bains et douches de vapeur, douches écossaises**, etc., etc.

Un **omnibus spécial** pour le service de l'Etablissement partira toutes les demi-heures de la place du Rhône.

S'adresser pour ce qui concerne le traitement hydrothérapique, à M. le docteur **VAILLANT**, de 6 à 10 heures du matin et de 2 à 5 heures du soir, — ou par lettres affranchies, **poste restante, à Genève.**

Et pour les bains de l'Arve, à M. **HASEN**, propriétaire de l'Etablissement, à Plainpalais, chemin des Bains, 173.

Genève, établissement des bains de l'Arve
Bibliothèque de Genève (30P B Arve 01)



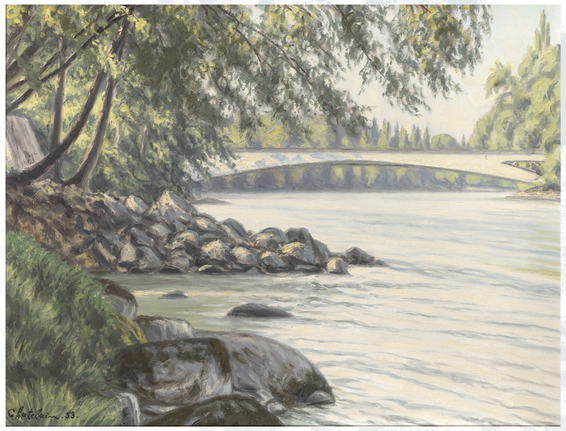
Genève, avenue de Beau-Séjour: Hôtel Beau-Séjour,
carte postale, avant 1912
Bibliothèque de Genève (jds 01 vgepl 024)

La Société des Eaux de l'Arve

Fondée en 1866, la Société des Eaux de l'Arve dessert une partie des quartiers de Champel, des Eaux-Vives et des alentours en eau potable. Basée à Vessy, la centrale extrait l'eau des nappes phréatiques et non pas celle de l'Arve même. Prélevée par une pompe fonctionnant grâce à la force motrice de la rivière, l'eau, réputée très pure, est ainsi distribuée dans les foyers et les entreprises. En 1988, la société est reprise par les Services industriels de Genève.

La plaque ici reproduite, fixée originellement sur un bâtiment, indique que le lieu est approvisionné en eau potable. Une femme nue, de profil, assise par terre, porte dans sa main droite un récipient en forme de coquillage d'où tombent des gouttes d'eau ; son bras gauche, tendu derrière elle, est posé sur une corne d'abondance.

Un peu plus loin le long de l'Arve, à Carouge, la Société hydraulique commande quatre fontaines monumentales à Jean-Daniel Blavignac pour plusieurs places de la ville. Celle de la place du Marché, certainement la plus spectaculaire des quatre, personnifie l'Arve et ses affluents. La cité sarde est ainsi, encore une fois, indissociable de sa rivière voisine.



Jules-Robert Chatelain, L'Arve au pont de Vessy,
huile sur toile, 1953
Collections du Musée de Carouge (CH-0407)

Charles-Alexandre Mairet,
Ex-libris François Monnard (pont sur l'Arve),
xylographie sur papier vergé, 1924
Collections du MAH Musée d'art et d'histoire (E 93-0511), Ville de Genève. Don de Suzanne de Agostini-Mairet

Concession de la Société des Eaux de l'Arve,
métal moulé, 1er quart du XXe siècle
Collections du Musée de Carouge (CH-0439)

Monnetto ou Monetto, *Moulins Raichlen sur l'Arve,*
huile sur toile, 2e quart du XXe siècle
Collections du Musée de Carouge (CH-0708)

Louis Mennet, *Bords de l'Arve,*
huile sur toile, 3e quart du XIXe siècle
Collections du Musée de Carouge (CH-1195)

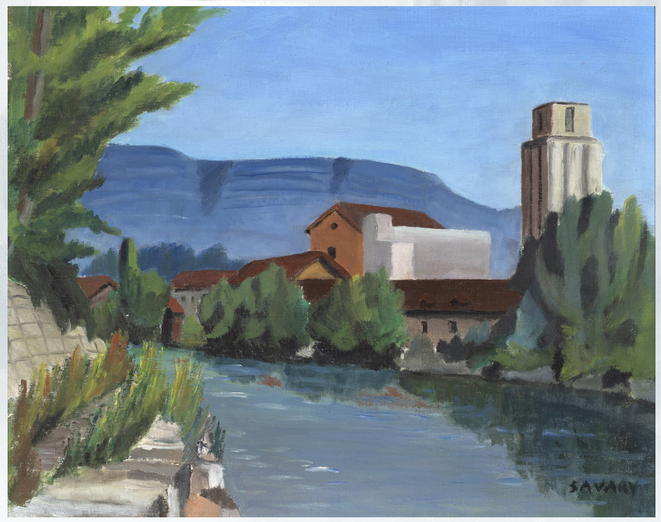
L'industrie

Dès son développement au XVIIIe siècle, Carouge aménage les berges de l'Arve en y construisant des digues permettant aux industries de s'y implanter. Un canal dans le lit de la rivière est également créé dans ce but. La ville se veut déjà un pôle industriel et attractif : « Carouge est l'endroit de tous les États de Sa Majesté [le roi de Sardaigne], où l'homme d'industrie peut le plus facilement faire de l'argent » (M. de Kalbermatten, officier au Régiment de Rochmondet).

En effet, grâce à la force hydraulique de l'Arve, de nombreuses industries s'installent sur ses rives : minoteries, moulins, tanneries, scieries. Carouge accueille alors des populations variées venues pour y trouver la sécurité, un travail et peut-être un meilleur avenir.

Le canal de la Filature, à Carouge, en dérivation sur l'Arve et comblé dans les années 1960, permet à des centaines de personnes – hommes, femmes et enfants – de travailler dans l'entreprise Foncet & Odier, implantée en 1809, l'une des plus grandes manufactures de coton de l'époque. C'est une roue hydraulique imposante, surnommée la « Roue du Diable », qui actionne les installations mécaniques.

Sergio Cecchi, *L'Arve,*
huile sur toile, 1948
Collections du Musée de Carouge (CH-1191)



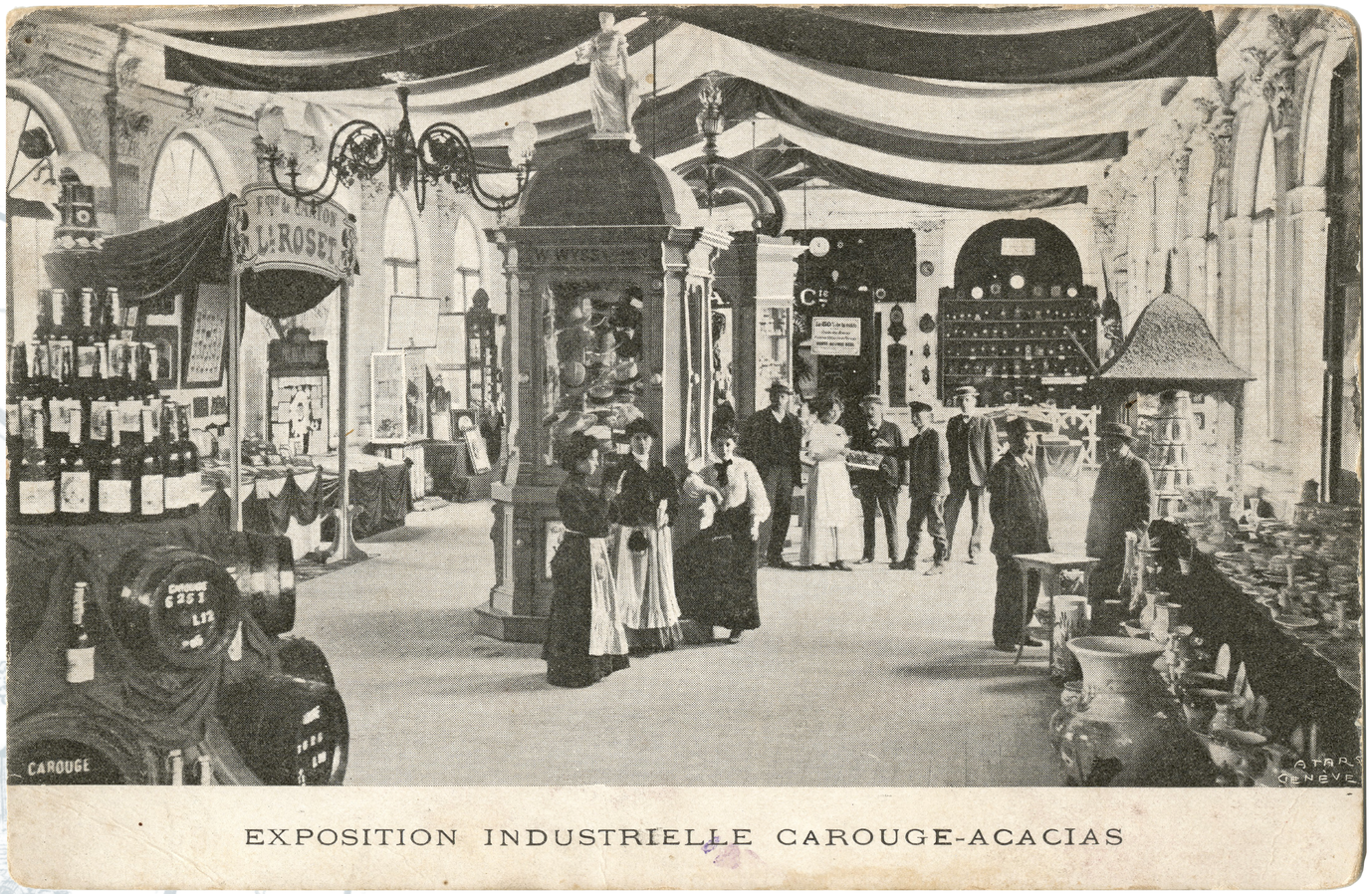
Éloi-Marius, Mario Savary dit,
Les minoteries de Carouge,
huile sur toile, avant 1957
Collections du Musée de Carouge (CH-0553)

Exposition industrielle Carouge, carte postale, 1906
Collections du Musée de Carouge (CH-0570)

L’industrie (suite)

L’*Exposition industrielle Carouge-Acacias*, en 1906, organisée à l’emplacement actuel du Théâtre de Carouge témoigne de la richesse manufacturière de la ville, en présentant le travail de quatre-vingt-six artisanes et artisans exerçant sur la commune. La faïence est notamment mise en avant. Elle occupe en effet à Carouge une place de premier plan dont témoignent surtout les manufactures Baylon, Dortu-Veret ou Coppier. Les céramiques élaborées par ces entreprises se caractérisent par leur finesse, leur pureté et leur style néoclassique, et s’exportent bien au-delà des frontières helvétiques.

Bien qu’elles ne soient pas implantées en bordure de l’Arve, les faïenceries bénéficient de ses eaux que cela soit pour l’approvisionnement en bois, nécessaire pour les fours, ou le broyage des couleurs dans les moulins. Grâce au canal traversant Carouge et qui se déverse dans l’Arve, les manufactures disposent d’un accès direct à l’eau. Il n’est donc pas étonnant que le motif de l’Arve, en particulier la vue du pont de Carouge, soit souvent reproduit sur les céramiques imaginées.



Exposition industrielle Carouge-Acacias, carte postale, 1906
Collections du Musée de Carouge (CH-0569)

Manufacture Coppier, assiette commémorative *pont de Carouge*, faïence fine avec décor imprimé bleu, 1920
Collections du Musée de Carouge (CE-245)

Manufacture Coppier, assiette commémorative *pont de Carouge*, faïence fine avec décor en noir dans le fond et décor peint polychrome sur l’aile, 1914
Collections du Musée de Carouge (CE-153)

Manufacture Baylon, assiette plate *pont de Carouge*, faïence fine avec décor imprimé en noir, 1802-1879
Collections du Musée de Carouge (CE-1764)

Georges Guibentif, *Les tireurs de sable,*
huile sur toile, environ 1900
Collections du Musée de Carouge (CH-0092-1)

Louis Salzmann, *Bord de l'Arve et tireur de sable,*
huile sur toile, 1935
Collections du Musée de Carouge (CH-0765)

Lorand Zubriczky, *Les tireurs de sable,*
huile sur toile, 1933
Collections du Musée de Carouge (CH-0092-122)

Les tireurs de sable

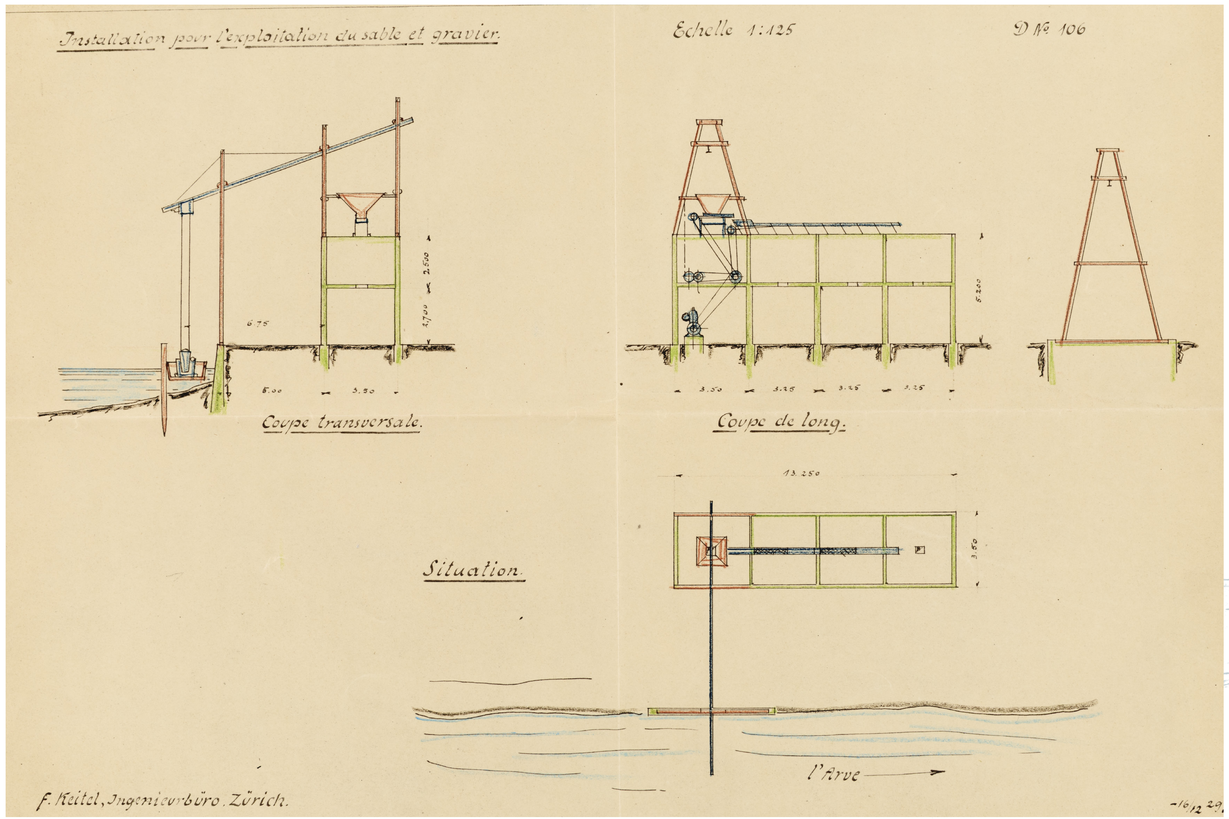
Jullien Frères, *Carouge, bords de l'Arve : tireurs de sable,*
carte postale, après 1905
Bibliothèque de Genève (jds 01 crg 026)

Pendant des siècles, l'Arve a constitué une ressource essentielle pour la région genevoise grâce aux matériaux qu'elle charrie depuis les glaciers du Mont-Blanc. Sables et graviers, transportés par le courant, s'accumulent dans son lit et sur ses berges, formant des dépôts alluviaux abondants.

Dès le XIXe siècle, ces ressources sont exploitées de manière artisanale par les « tireurs de sable ». Depuis des barques ou les rives, ces ouvriers extraient à la pelle ou à la drague des matériaux destinés à la construction. À Genève et à Carouge, en pleine expansion urbaine, cette activité alimente les chantiers et accompagne la transformation de la ville.

Le travail est pénible et souvent dangereux, soumis aux variations du débit et aux crues soudaines. Progressivement, au début du XXe siècle, ces pratiques déclinent avec l'industrialisation et la mécanisation des techniques d'extraction.

Pierre-Eugène Vibert, *Le tireur de sable,*
huile sur toile, 1914
Collections du Musée de Carouge (CH-0092-21-6)



F. Keitel (ingénieur), Installation pour l'exploitation du sable et du gravier, dessin, début du XXe siècle

Archives de la Ville de Carouge (ACC 6131/H9)

Gravières et transformation du paysage

Au XXe siècle, l'exploitation des alluvions de l'Arve se transforme avec le développement des gravières. L'extraction se déplace hors du lit principal vers des sites aménagés, permettant une production plus intensive et contrôlée de sable et de gravier.

Ces matériaux deviennent indispensables à la construction moderne : béton, routes et infrastructures dépendent largement de ces ressources locales. Dans la région genevoise, les gravières participent ainsi directement à l'urbanisation rapide du territoire, notamment après la Seconde Guerre mondiale.

Cette industrialisation modifie profondément les paysages. Les zones d'extraction laissent place à des terrains remaniés, parfois reconvertis en espaces naturels ou plans d'eau. Parallèlement, la canalisation de l'Arve et la régulation de son cours réduisent progressivement les dépôts naturels.

Entre exploitation et transformation, l'histoire des gravières révèle un rapport étroit entre la rivière et les activités humaines, où la ressource naturelle devient un moteur du développement urbain.

Lucien Tournour, *La gravière*, acrylique sur toile, 1975

Collections du Musée de Carouge (CH-0092-115)

Éric Alibert, *Jeune foulque macroule*, 2025,
aquarelle sur papier Arches

Éric Alibert, *Deux chevaliers gambette*, 1998,
aquarelle sur papier Arches

La faune

L'Arve constitue un corridor écologique important entre le massif du Mont-Blanc et la vallée du Rhône. Ses eaux rapides et froides, chargées de sédiments glaciaires, abritent une faune adaptée aux milieux torrentiels.

La truite fario y est l'espèce la plus représentative, accompagnée d'une microfaune aquatique essentielle à l'équilibre de la rivière. Sur les berges, le cincle plongeur, capable de marcher sous l'eau, est particulièrement emblématique. Le martin-pêcheur, le héron cendré ou le milan noir fréquentent également ces espaces, tandis que le renard ou le castor témoignent d'une biodiversité en recomposition.

Ces présences discrètes trouvent un écho particulier dans le regard d'Éric Alibert. Ses œuvres, présentées dans ce parcours, traduisent cette attention portée au vivant, à ses apparitions furtives et à sa fragilité, entre observation et disparition.

Éric Alibert, *Pipit spioncelle*, 1998,
aquarelle et acrylique sur papier Arches

Éric Alibert, *Foulque macroule*, 2025,
aquarelle sur papier Arches

Éric Alibert, *Bergeronnette des ruisseaux*, 2008,
aquarelle sur papier Arche

Éric Alibert,
Mouette rieuse mimétique, 2025,
aquarelle sur papier Arches

Éric Alibert, *Deux mouettes rieuses en vol*, 2025, encre sur papier Japon

La flore

Le lit de l'Arve, sans cesse remodelé par les crues et les dépôts alluviaux, crée un milieu instable mais fertile, propice à une végétation pionnière. Sur les gravières et les berges s'installent des espèces capables de résister aux variations du cours d'eau.

Saules, aulnes et peupliers structurent la ripisylve et jouent un rôle essentiel dans la stabilisation des rives, tout en formant des corridors écologiques. Plus près de l'eau, des plantes herbacées adaptées aux milieux humides colonisent les espaces ouverts, dessinant un paysage en perpétuelle transformation.

Cette végétation mouvante, à la fois fragile et résiliente, rejoint les recherches d'Éric Alibert. Ses œuvres, présentées ici, traduisent cette observation fine des formes du vivant et de leur constante métamorphose, entre ancrage et effacement.

Gilbert Albert, *L'eau des orpailleurs de Carouge,*
bouteille de verre blanc contenant de l'eau et des paillettes d'or, 1998

Collections du Musée de Carouge (CH-0375b)

Les orpailleurs

Autrefois, des ouvriers recherchaient de l'or dans l'Arve. Venus d'Ardèche principalement, ces chercheurs furent rejoints par des réfugiés huguenots. En petite quantité, d'infimes paillettes pouvaient être prélevées dans le sable de la rivière.

Cette bouteille a été imaginée par Gilbert Albert (1930-2019), célèbre joaillier et orfèvre genevois et Carougeois de cœur. Elle est créée pour le 25e anniversaire de la Salle des fêtes de Carouge et contient de l'eau et des paillettes d'or. Elle évoque le chemin de l'or, de sa découverte dans la rivière aurifère jusqu'à sa valorisation à travers le bijou, tout en rendant hommage au sens du partage carougeois à travers la référence à ses auberges et bistrots légendaires.

En 1966, la pièce de théâtre *L'Orpailleur*, écrite par Jacques Aeschlimann, est jouée à la Comédie de Genève. Son intrigue se déroule dans le Carouge du XVIIIe siècle et met en scène le célèbre contrebandier Louis Mandrin, passé alors par la cité. L'or de l'Arve a ainsi toujours fait rêver et la rivière cache peut-être encore de nombreux trésors…

John Mussard-Claparède, Jean Mussard dit, Genève.
La Jonction de l'Arve et du Rhône, aquarelle, 1827

Collections du Musée de Carouge (CH-0467)

La fin de l'Arve (la Jonction)

C'est à la Jonction que l'Arve se jette dans le Rhône, finissant son parcours d'un peu plus de cent kilomètres depuis sa naissance au Mont-Blanc. Ses eaux brunes et limoneuses se marient alors à celles, plus pures, du Rhône qui poursuit sa descente jusqu'à la Méditerranée. Cette vue idyllique, prise depuis l'emplacement actuel du viaduc de la Jonction qui n'existait pas alors, présente le paysage bucolique de Genève avec sa nature encore très présente et les montagnes fermant la vue. Au tout premier plan, à gauche, un homme semble pêcher, ce qui paraît incroyable car il est assis à la hauteur des falaises de Saint-Jean, et non au niveau de l'eau.

La plaine marécageuse et fertile entre Rhône et Arve subissait fréquemment les crues de la rivière, jusqu'à ce que celle-ci soit peu à peu dominée et disciplinée par l'homme.

La Jonction devient alors une zone vouée à l'agriculture, comme le rappellent encore plusieurs noms de rues du quartier. La presqu'île de la Jonction prend même le joli surnom de « jardin de Genève » avant de s'industrialiser au XIXe siècle.

ÉRIC ALIBERT AU MUSÉE DE CAROUGE

En parallèle de cet accrochage, le public est invité à découvrir l'exposition *Alibert et l'Arve. Les écritures de la rivière* au Musée de Carouge jusqu'au 9 août 2026.
Après avoir parcouru les Alpes, le Mont-Blanc et le Parc national suisse, l'artiste franco-suisse Éric Alibert consacre au Musée de Carouge son regard à l'Arve, rivière indissociable de l'histoire de la ville et de son développement.

Promeneur attentif des berges, il observe avec patience les présences discrètes du monde sauvage et saisit, à l'esquisse comme à l'aquarelle, des instants fugaces. Son travail, réalisé sur papiers japonais à l'encre de Chine et à l'aquarelle, s'éloigne progressivement de la tradition naturaliste pour proposer une écriture plus libre et sensible de la rivière.

L'exposition réunit une série d'œuvres récentes autour de l'Arve, entre observation du réel et exploration du motif qui se dissout. Elle propose une immersion dans un univers sensible et méditatif, où la peinture devient langage du vivant.

Inspiré par les rives de l'Arve, l'artiste observe héron, cincle plongeur, renard ou milan noir. Ces rencontres nourrissent une réflexion sur notre relation au vivant et sur la place de l'humain dans les écosystèmes qui l'entourent. « Nous sommes la nature », rappelle-t-il.